



HWANG Sok-yong

**AU SOLEIL
COUCHANT**

Roman traduit du coréen
par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet



Éditions
Philippe Picquier

HWANG Sok-yong

AU SOLEIL
COUCHANT

Roman traduit du coréen par
Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet

TRADUIT ET PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DE LA FONDATION DAESAN, SÉOUL



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Princesse Bari
Toutes les choses de notre vie
La Route de Sampo

Choi Mikyung est professeur à l'École supérieure de traduction et d'interprétation de l'université féminine Ewha, Séoul.

Titre original : *haejip muryeop*

© 2015, Hwang Sok-yong
© 2017, Editions Philippe Picquier
pour la traduction française

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Amaia Arozena & Gotzon Iraola / Getty Images

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-1273-5

Ma conférence était terminée.

On a éteint le projecteur, l'image s'est évanouie sur l'écran.

J'ai bu la moitié du verre d'eau posé sur le pupitre, puis je suis descendu de la tribune pour m'approcher du public qui déjà se levait dans un grand brouhaha. Des motivations diverses avaient attiré une audience nombreuse à mon intervention intitulée « Urbanisme et développement du centre historique ». Guidé par l'adjoint au maire responsable de la commission de la planification, je me suis dirigé vers le hall d'entrée de l'auditorium. Devant moi, les gens se pressaient vers la sortie quand une jeune femme s'est approchée en remontant à contre-courant dans la foule :

— Monsieur, s'il vous plaît!

Elle était habillée sans chichi, jean et tee-shirt, et sans maquillage, les cheveux coupés au carré. Je me suis arrêté.

— J'ai quelque chose pour vous.

Surpris, je l'ai dévisagée une seconde avant de baisser les yeux sur le bout de papier qu'elle me tendait. Y étaient notés un nom en gros caractères et des chiffres en plus petit, sans doute un numéro de téléphone.

— De quoi s'agit-il? ai-je demandé en prenant le papier.

Mais déjà elle s'éloignait à reculons.

— C'est de la part de quelqu'un qui vous a bien connu par le passé... et qui souhaiterait vivement que vous l'appeliez.

La jeune femme s'est éclipsée et noyée dans la foule sans me laisser le temps de poser des questions.

Donnant suite à un SMS envoyé par l'épouse de Yun Byeonggu, un ami d'enfance, je me suis rendu à Yeongsan. C'est là que j'ai fait mes études primaires. Yun était un camarade de classe. Il habitait la maison juste derrière chez nous. Au centre de la ville, résidaient les propriétaires des commerces alignés le long de la nouvelle rue centrale, les fonctionnaires, les enseignants, les employés de la mairie; quelques propriétaires terriens disposaient de maisons individuelles donnant sur des jardins assez grands et bien entretenus. Mon père était secrétaire de mairie. Il lui fallait faire vivre femme et enfants avec le tout petit salaire que lui rapportait son modeste emploi.

La guerre avait dévasté le pays, mais Yeongsan n'avait pas beaucoup souffert : la ville se trouvait sur la rive sud du Nakdong, le fleuve marquant la limite des provinces méridionales épargnées par les combats. Si j'en crois ma mère, c'est à ses hauts faits militaires que mon père, revenu vivant du front, devait son emploi dans les services communaux : il s'était illustré dans un combat pour la maîtrise d'un col, ce qui lui avait valu une décoration; mais comme il avait déjà travaillé à la mairie sous l'occupation japonaise, cela avait aussi joué en sa faveur. A la différence des jeunes paysans un peu rustiques de son entourage, lui avait fait l'école primaire, il savait lire le japonais et le chinois. Les Six Codes juridiques et *La Science de l'administration publique*, vieilles éditions aux tranches jaunies par le temps, étaient rangés bien en ordre sur sa table de travail. C'est grâce à son savoir que, plus

tard, nous avons pu quitter cette petite ville de province et « monter » à la capitale, et qu'il a pu faire vivre sa famille honorablement. Nous étions pauvres, mais outre sa solde de fonctionnaire, nous bénéficions d'un approvisionnement en riz fourni par une parcelle de terre d'une trentaine d'ares que ma mère avait reçue en dot de son père à l'occasion de son mariage.

Notre maison, toute en longueur – trois pièces reliées par un *maru*¹ central –, était plantée sur le versant d'une colline à la périphérie de Yeongsan. Celle de Byeonggu se trouvait juste au-dessus de la nôtre, séparée par un mur mitoyen de pierres; une toute petite chaumière au sens propre du terme – deux pièces et une cuisine –, avec des murs de terre et un toit de chaume remplacé, plus tard, par des lauses. Dans notre petite enfance, nous étions des copains, mais sans plus. L'année où j'ai terminé mes études primaires, ma famille a quitté Yeongsan pour venir s'installer à Séoul. Byeonggu, je ne l'ai revu que plusieurs dizaines d'années plus tard, quand j'avais presque quarante ans. Dans le café d'un hôtel en plein centre de Séoul.

— Tu ne me reconnais pas ?

Il s'était adressé à moi avec un fort accent du Gyeongsang, et moi je ne l'avais pas remis tout de suite. Il portait la tenue standard des cadres de l'époque, veston bleu foncé et chemise blanche au col rabattu sur la veste. En l'entendant prononcer son nom et celui de Yeongsan, la magie avait opéré, et son surnom de l'époque avait jailli de ma bouche :

— Patate-Brûlée ? C'est toi, Patate-Brûlée ?

Quand on se retrouve après plus de vingt ans de séparation, on ne sait pas trop quoi se dire, même entre frères

1. Espace de plancher de la maison traditionnelle (non chauffé à la différence des chambres).

de sang. On parle un peu de sa famille, de sa situation, on pose les mêmes questions à l'autre, on sirote son café, on échange des cartes de visite et on se quitte en se promettant, sans trop insister, de se revoir un jour prochain autour d'un verre. En général, on ne se revoit pas, ou, à la rigueur, on échange quelques coups de fil. Et, si on parvient tout de même à se retrouver autour d'un verre, le dialogue n'avance qu'à tâtons et bien vite la rencontre s'enlise parce qu'on n'a pas grand-chose à se dire. On a chacun ses propres centres d'intérêt, et lorsqu'on n'a plus rien en commun, même au sein de la famille, les rencontres se limitent aux funérailles. Mais si entre Yun et moi, notre relation s'est renouée, c'est parce que moi, je travaillais en tant qu'architecte pour l'agence Hyunsan, et que lui venait d'acquérir la société Yeongnam, une entreprise de construction de taille moyenne. Le simple fait de s'entendre appeler par le surnom qu'il portait dans son enfance lui avait fait monter les larmes aux yeux. Tout en balbutiant et serrant mes deux mains, il s'étonnait de ce que je ne l'aie pas oublié.

Tous les matins, il m'appelait par-dessus le mur, dans l'ombre d'un orme immense, pour qu'on aille ensemble à l'école. Sa bicoque était la dernière d'un ensemble de modestes maisons construites sur un terrain en pente parsemé de pins étiques, appartenant à la commune. Après la guerre, dépossédés de leur contrat d'exploitation, les fermiers des environs s'étaient petit à petit regroupés sur ce versant où ils avaient construit des logements de fortune, faits de terre et de pierres. Ils avaient fini par constituer un hameau de plusieurs dizaines d'habitations. Ils survivaient grâce à de petits boulots de plâtrier, menuisier ou manœuvre, et en donnant un coup de main dans les fermes à la saison des récoltes. C'est là que je suis né, c'est sous l'un de ces toits que j'ai grandi. Byeonggu avait

emménagé derrière chez nous quand nous étions en troisième année de primaire – mais je n’en suis pas tout à fait certain. Le jour où sa famille s’est installée, il est venu faire ma connaissance. Nous sommes allés nous amuser tout l’après-midi dans la montagne. Je me souviens que sa mère, une femme très gentille, avait un jour fait cadeau à ma famille d’une pleine gourde de patates douces qu’on lui avait données à la ferme où elle était allée prêter main-forte pour la récolte. Byeonggu apportait souvent deux ou trois patates douces pour son déjeuner à l’école. Quant à son père, on ne savait pas trop où il passait. Les rares fois où il apparaissait, il était ivre, il gueulait comme un putois et battait sa femme. Il travaillait, disait-on, comme contre-maître sur un site de construction dans une ville proche.

Si je n’ai jamais oublié Byeonggu, c’est surtout à cause d’un incendie que nous avons provoqué en faisant griller des patates douces sur un feu de bois dans la montagne derrière chez nous. Pendant qu’on était occupés à peler les patates chaudes, les feuilles sèches avaient pris feu. Tous les deux, on s’était donné un mal fou pour tenter de maîtriser les flammes en les foulant aux pieds, en les fouettant avec notre chemise. En vain. Le feu s’était propagé en tous sens en un instant. J’avais couru au village en criant au feu. Sortis des chez eux par dizaines, les gens s’étaient rués à la montagne. Ce n’est qu’à la tombée du jour et après s’être donné beaucoup de mal qu’ils avaient réussi à maîtriser l’incendie.

Fuyant le tumulte, Byeonggu et moi avons trouvé refuge dans la grande salle de la mairie. L’endroit avait abrité un temple shinto sous l’occupation japonaise. Maintenant, il servait aussi bien de salle des fêtes que de salle de taekwondo. Nous nous étions endormis, l’un contre l’autre, dans l’obscurité complète. Nos familles, secondées par les gens des environs, avaient erré très tard

dans la montagne à notre recherche. Le lendemain, à l'école, nous avons pu mesurer à quel point nous étions devenus célèbres dans toute la ville. On nous avait condamnés à rester debout devant la salle des professeurs avec un panneau à la main : « Attention au feu ! » C'est à ce moment-là que Byeonggu avait hérité de son surnom de « Patate-Brûlée ». Je ne sais plus qui avait pris l'initiative de l'appeler ainsi. Un surnom qui seyait parfaitement au garçon qu'il était, de petite taille, rondelet, avec un visage tanné et des yeux noirs où luisait la flamme de la malice.

Le hasard a voulu que je fasse des études d'architecture et que lui devienne directeur d'une entreprise de construction. Mais si nous avons renoué des liens, c'est parce que nous avons besoin l'un de l'autre. Dans ce restaurant japonais où nous nous sommes retrouvés après plusieurs dizaines d'années, il m'a raconté tout ce qui s'était passé à Yeongsan après mon départ avec ma famille.

Ces années-là ont apporté à chacun son lot de larmes et de sueur, dont personne ne songe à tirer fierté. Il serait bien futile de reprocher aux jeunes d'aujourd'hui leur incapacité à sentir le goût de l'eau du robinet dont on se calait l'estomac dans les semaines où le riz, en attendant la récolte, faisait défaut.

Byeonggu avait abandonné ses études en cinquième année de primaire. Il figurait parmi les derniers de sa classe. Ses frais de scolarité restaient souvent impayés. Il passait son temps à glander, ou bien faisait des petits boulots comme vendeur de journaux ou de bricoles au terminal de bus. Il a même été l'assistant d'un chauffeur de camion. Son père ne se montrant plus du tout à la maison depuis pas mal de temps, sa mère avait trouvé un emploi dans un restaurant en ville, et sa petite sœur était partie apprendre la coiffure. Au cours des années 1970, Byeonggu et moi avons fait notre service militaire chacun

de son côté. Je l'ai fait plus tardivement que lui car, étudiant, j'ai bénéficié d'un sursis. Lui, affecté dans le génie, a appris à conduire les engins de chantier, ce qui lui a servi de tremplin pour sa vie future. Quand il a été démobilisé avec, en main, un diplôme de conducteur d'engins, il s'est tout de suite lancé dans les grands travaux de modernisation des campagnes promus par les autorités à l'époque.

Il a commencé en louant des pelleteuses Poclair pour prendre part aux travaux d'aménagement des terres agricoles.

Le projet de modernisation des campagnes lancé dans le cadre du mouvement Saemaeul (Nouveaux Villages) imaginé par le gouvernement militaire consistait à regrouper en exploitations de taille moyenne les parcelles de moins d'un are et les lopins abandonnés par les fermiers qui, ne parvenant plus à survivre à la campagne, étaient partis en ville. Il s'agissait, avant tout, de remembrer les rizières et redessiner le réseau des canaux d'irrigation. Ces travaux étaient engagés, dans chaque région, par des personnalités locales influentes avec le concours des mairies. A Yeongsan, Byeonggu leur a prêté un concours diligent. Ensuite, augmentant le nombre de ses machines, il s'est attelé à la construction de routes locales, puis il s'est affranchi de la commune pour obtenir des chantiers dans toute la province. Dans le même temps, il a élargi son champ d'action en faisant la connaissance de parlementaires et de magistrats. Titulaire de plusieurs cartes de visite, il est devenu une personnalité multifonctions : patron d'une entreprise de construction, mais aussi conseiller d'un parti politique, membre d'une commission pour l'orientation de la jeunesse, membre d'un comité d'attribution de bourses, d'un conseil pour la jeunesse, du Rotary Club, du Lions Club, etc. A l'époque

où nous nous sommes revus, il venait de se lancer dans la construction de complexes immobiliers dans les grandes villes après avoir racheté une entreprise en dépôt de bilan. Par la suite, nous avons été amenés à nous appeler plus d'une fois pour nos affaires et il nous est même arrivé de travailler ensemble sur des chantiers de construction.

Le SMS que j'avais reçu de sa femme disait : « Mon mari est très mal. Déjà avant qu'il ne tombe malade, il souhaitait vous revoir. S'il vous plaît, venez le voir. »

Ça ne me disait pas vraiment d'y aller. Pourquoi ai-je cédé? Peut-être à cause des mots que Kim Ki-yeong m'avait adressés quelques jours plus tôt. « Espace, temps, humanité? Quelle place avez-vous réservée à l'homme dans vos projets architecturaux? Si on veut mesurer cette place dans vos réalisations, vous aurez bien des raisons d'avoir des regrets avant votre mort. Que ce soit monsieur Hyunsan ou vous-même, vous allez devoir faire votre examen de conscience. »

Kim Ki-yeong est de la promotion au-dessus de la mienne à la fac. J'ai évité de polémiquer avec lui non pas parce qu'il était en train de se battre contre un cancer à un stade avancé, mais parce que c'est quelqu'un que j'aime beaucoup. J'aime son innocence un peu sotté, l'amour à sens unique qu'il voue aux êtres humains et au monde, je l'aime sincèrement, je le dis sans arrière-pensées. Certains considèrent que son idéalisme est dû à un manque de compétence, mais pour moi, justement, c'est son idéalisme qui est sa vraie compétence. La bienveillance dont je fais preuve à son égard vient de ce que le misanthrope que je suis garde une certaine distance avec lui. Il y a fort longtemps, je suis arrivé à la conclusion qu'on ne peut pas faire confiance à l'homme. Avec le temps, on filtre les choses, on les déforme, on les rejette. Et même la petite quantité qu'on garde finit par rester

enfermée dans le grenier de la mémoire comme autant d'objets vétustes et sans utilité. Cela dit, avec quoi construit-on un immeuble ? Ce qui décide de tout, c'est l'argent et le pouvoir. Et ce qu'on retient et qui demeure, ce sont les formes que l'argent et le pouvoir ont dessinées.

A peine le col franchi, on atteint le centre de la commune. Je me souviens de cette nuit où nous en étions partis pour aller vivre à Séoul. Mon père et ma mère étaient assis à côté du chauffeur du camion, mon petit frère et moi nous nous tenions accroupis entre les meubles et les cartons dans le fourgon. Le véhicule tressautait dans les trous, penchait de côté et d'autre sur la route non goudronnée. La vaisselle et les ustensiles de cuisine regroupés dans un bac faisaient un grand vacarme. La moitié des pièces de porcelaine furent brisées. Le lendemain, au petit matin, quand nous eûmes atteint la route nationale, nous sommes descendus enfin du camion pour avaler une soupe. Le soir de notre départ, nous n'avions pas eu le temps de dîner avant de partir ; aussi nous étions-nous jetés sur la soupe chaude et le bol de riz qui l'accompagnait. « On part de nuit comme des voleurs... », avait murmuré ma mère avant d'éclater en sanglots.

J'étais déjà retourné à Yeongsan, il y a une quinzaine d'années. A ce moment-là, Byeonggu se démenait pour acquérir une maison dans sa province natale. Il m'avait dit, avec le plus grand sérieux, qu'on ne doit jamais oublier ses origines. J'avais acquiescé ostensiblement, avec un rire forcé, quoiqu'éprouvant une certaine gêne à l'entendre dire cela. N'avait-il pas, lui, détruit la vieille demeure de la famille Cho – un grand propriétaire terrien de Yeongsan –, puis installé la sienne dans le bois de pins du haut duquel il avait une vue dégagée sur le lac ? Déjà à ce moment-là, le centre de cette petite ville était devenu

méconnaissable. On dit que le temps passe plus lentement à la campagne qu'à la ville, pourtant ceux qui étaient partis avaient, à leur retour, l'impression de voir un film en accéléré. Quiconque revenait par la force des choses au bout d'une décennie qui avait filé comme s'il s'était agi d'un jour découvrait que tous les visages familiers avaient disparu, et qu'un paysage urbain tout pareil à celui de Séoul s'était installé de chaque côté de la rue centrale. Tout cela s'était passé en accéléré, comme on voit défiler le paysage par la fenêtre d'une voiture lancée à toute vitesse.

Dès qu'elle m'a aperçu, la femme de Byeonggu a séché ses larmes dans son mouchoir. Elle était institutrice à l'école de la ville quand elle l'avait épousé au début des années 1980, époque où ses affaires à lui prenaient bonne tournure. J'estime qu'il avait trouvé un bon parti sans faire trop de tralala. A la porte de la chambre du malade, elle a marmonné comme pour elle-même :

— Je lui ai dit je ne sais combien de fois de ne pas se mêler de politique...

Byeonggu venait d'être opéré, il était dans le coma. Peut-être était-ce mieux ainsi. Sinon, il aurait dû se présenter au tribunal la semaine suivante. Tous ceux qui étaient inculpés dans cette affaire s'étaient sans doute sentis soulagés en apprenant son état de santé. Je suis resté assis longtemps au chevet de mon ami immobile comme un mort, connecté à toutes sortes de tuyaux. Le bas du visage était couvert par un masque d'assistance respiratoire. Son fils aurait voulu le faire transférer dans un hôpital départemental, mais sa mère l'en avait dissuadé vu son état critique, redoutant ce qui pouvait survenir en route. Pendant le dîner, j'ai demandé à son fils pourquoi son père avait voulu me voir. Byeonggu, a-t-il répondu avec gravité, souhaitait construire un mémorial sur l'emplacement de mon ancienne maison :

— Il disait qu'en regroupant votre terrain et la parcelle voisine, on dégagait une surface de mille cinq cents mètres carrés. On y érigerait une fondation culturelle dont vous dessineriez les plans.

— On en reparlera quand ton père sera un peu remis, ai-je répondu en me gardant de glousser.

Le fils de Byeonggu, gestionnaire de fait de l'entreprise créée par son père, a convenu que ce n'était pas le bon moment pour parler de cela. A table, il a regardé son portable à plusieurs reprises, ne se gênant nullement pour donner des ordres à haute voix. Il se faisait du souci, me disait-il, à cause de la baisse sensible de la population dans les petites villes de province comme Yeongsan. Dans beaucoup de communes rurales, les maisons n'étaient plus occupées que par des personnes âgées vivant seules, certaines étaient même carrément abandonnées. Depuis longtemps, on ne voyait plus l'ombre d'un jeune, a-t-il poursuivi avec le souci de faire valoir sa connaissance de la situation dans les campagnes. Ce qu'il disait n'était pas faux ; d'ailleurs, tout comme moi, il ne venait plus dans ce coin qu'une ou deux fois par an.

La nuit était tombée. Je suis allé dormir dans un motel qu'il m'avait réservé. Une construction moderne. A chaque extrémité du couloir étaient installées des caméras de surveillance. On pouvait tout contrôler par télécommande, de la lumière au téléviseur. J'ai eu du mal à m'endormir dans cette chambre étrangère. J'ai tiré les rideaux autant qu'il était possible pour endiguer la lumière de la rue tout en me demandant si l'on avait vraiment besoin de tous ces lampadaires à la campagne.

Je me suis réveillé tôt. L'horloge électronique brillait sur la table, indiquant 7 h 10. Depuis tout jeune, j'ai toujours aimé dormir le matin. Dans mon agence, à la différence de ce qui se passe ailleurs, chacun est libre

d'accomplir ses tâches à son gré, de s'affranchir des petites corvées courantes comme il l'entend. La créativité y trouve son compte. Je ne m'y rends que deux ou trois fois par semaine vers dix heures du matin, et, quand il ne se passe pas grand-chose, je rentre à la maison en début d'après-midi. Moi qui ai passé toute ma vie à travailler la nuit, j'ai pris l'habitude de n'émerger qu'une fois que les autres sont partis au bureau.

Bien qu'il fût encore tôt pour moi, je ne me sentais pas d'humeur à rester au lit dans cette chambre. Je suis sorti dans la grand-rue. Le terminal des bus qui assurent les liaisons régionales était tout près. Les gens de la campagne sont toujours plus diligents. Déjà il y avait du monde, les taxis faisaient la queue. Tout en marchant, je pestais contre le nombre de véhicules encombrant la rue principale d'une si petite ville. A la place des commerces au toit bas d'autrefois s'élevaient maintenant des immeubles de deux ou trois étages. La route elle-même, tout en conservant le même tracé, avait été de beaucoup élargie.

Tournant à droite au carrefour et passant devant la mairie et la salle des fêtes, je suis parvenu au col. Le bois de pins qui devait se trouver par là avait disparu. Une route à deux voies s'était substituée au petit chemin d'antan. Le mur de pierres qui le bordait des deux côtés avait lui aussi disparu. Des immeubles à deux ou trois étages longeaient la rue. C'est grâce à des dalles de ciment recouvrant un conduit d'eaux usées que j'ai eu la certitude que je ne m'étais pas trompé de direction. Jadis coulait là un petit ruisseau. Mon père, rentrant ivre, y était tombé une fois. C'est là aussi que j'ai passé beaucoup de temps de mon enfance à attraper des grenouilles.

J'ai aperçu une ou deux maisons à travers les champs. Mais pas la mienne. Quelqu'un l'habitait encore, bien qu'elle fût très délabrée, quand j'étais revenu quinze ans

plus tôt. Elle avait dû subir le sort des autres bicoques, d'abord abandonnée puis abattue. Je me suis souvenu du grand orme qui s'élançait près de chez Byeonggu. Il n'était plus là. En fait, si, il y était encore, mais dépourvu de branches : il n'en restait que le tronc, mort, couvert de champignons. La maison de Byeonggu avait été rasée, cédant la place à une assez grande plantation de piments alignés en longs sillons abrités sous un film de plastique noir. Derrière, la montagne était couverte d'une végétation plus verte et plus drue.

Je demeurais perplexé face à la modernité de ce bourg qui avait vu partir plus de gens qu'il n'en était resté. Le centre tel que je l'avais découvert depuis mon hôtel, les commerces, les quartiers d'habitation, ces immeubles de deux ou trois étages en forme de boîtes, tout dessinait un paysage désolant. On n'apercevait plus ces fumées au-dessus des toits bas aux heures des repas. Du haut de la colline, l'image que j'avais sous les yeux de cette petite ville de province aurait pu passer pour celle d'un quartier de la périphérie de Séoul. Patate-Brûlée, mes parents décédés depuis longtemps, mon enfance et même le bourg où j'ai passé les premières années de ma vie, tout cela me semblait n'avoir jamais existé.

Dans la matinée du samedi, j'ai reçu un appel des Etats-Unis. C'était ma fille. Elle m'appelait pour me raconter tranquillement ce qui s'était passé au cours de ce dernier mois. Elle est mon enfant unique, qui vit aux Etats-Unis. Docteur en médecine, elle travaille dans un hôpital général. Elle a épousé un professeur américain. Elle était partie faire ses études là-bas et, son diplôme en poche, s'étant mariée sur place, elle est restée, tout naturellement. Dans un premier temps, ma femme s'est livrée à des navettes fréquentes entre la Corée et les Etats-Unis.

A présent, elle semble avoir choisi de rester là-bas elle aussi de manière permanente : cela fait déjà quelques années qu'elle n'est plus revenue à Séoul. Plusieurs membres de sa famille à elle vivent là-bas. Notre vie conjugale battait de l'aile depuis une bonne dizaine d'années. Les choses se sont aggravées ces derniers temps, de façon irrévocable. Ma fille m'a parlé du nouvel appartement où sa mère vient d'emménager, de retrouvailles avec des membres de sa famille à elle, ses tantes, à l'occasion de la pendaison de crémaillère. « Papa, toi, ça va ? Maman me dit de te dire de ne pas oublier de prendre tes médicaments pour ta tension. » Si ma femme s'est installée dans un nouvel appartement près de chez notre fille, il est clair qu'elle n'a pas envie de rentrer en Corée.

Pris d'une envie soudaine de fumer, chose qui ne m'est pas arrivée depuis longtemps, je me suis mis à fouiller un peu partout. Il devait bien y avoir quelque part un de ces paquets de Marlboro que je fumais quand j'étais à court d'idée dans mon travail de conception. Le briquet, je l'ai retrouvé sur le bureau à côté de la lampe. J'ai ouvert les tiroirs, puis sondé les poches de mes costumes dans l'armoire. Tandis que je palpais le paquet à travers l'étoffe et que j'essayais de le dégager, quelque chose est tombé. Deux cartes de visite et un bout de papier gisaient à mes pieds. L'une des cartes était celle d'un agent de la mairie, l'autre, d'un journaliste travaillant pour un magazine. Et puis cette note manuscrite... J'ai posé tout cela sur ma table. J'ai allumé une cigarette. Sans y porter beaucoup d'attention, j'ai lu le nom écrit en gros caractères sur le papier. Je l'ai répété dans ma tête. Cha Soona. Un nom oublié, enfoui au fond de ma mémoire depuis des décennies. Je me suis rappelé la jeune femme qui m'avait tendu ce bout de papier la semaine précédente. Aussitôt après la conférence, j'avais eu un entretien avec un journaliste